

Brûlot dans la cité
Les Gardiens du feu

Patricia Belzil

Numéro 104 (3), 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26396ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Belzil, P. (2002). Compte rendu de [Brûlot dans la cité : *Les Gardiens du feu*]. *Jeu*, (104), 33–35.

Brûlot dans la cité

La dernière création de Joël da Silva en a dérangé plus d'un; les commentaires entendus ici et là, à la radio et autour de moi, révélaient une certaine perplexité devant la dureté du sujet. Si le théâtre jeunes publics parle beaucoup de la mort, de la guerre, du divorce ou des parents qui ne s'occupent pas bien de leurs enfants, un plaidoyer aussi incisif contre l'injustice sociale, contre le pouvoir abject que confère l'argent à ceux qui croient que tout s'achète, une réalité aussi noire dénoncée par la voix en apparence inoffensive du merveilleux, ce n'est pas si fréquent. On n'a pas crié au scandale, non, mais le scepticisme semblait flotter devant l'idée que des thèmes actuels si polémiques – la mondialisation et l'appât du gain et leurs conséquences sur la planète et sur ses peuples – soient proposés aux enfants.

C'est l'histoire d'un garçon triste, soumis à la volonté de ses richissimes parents. Son avenir est tout décidé: fils héritier d'un empire financier bâti, comme tous les

Les Gardiens du feu

TEXTE ET MUSIQUE DE JOËL DA SILVA. MISE EN SCÈNE: MICHEL FRÉCHETTE ET MICHEL P. RANGER; SCÉNOGRAPHIE: PATRICK MARTEL; MARIONNETTES: MARC-ANDRÉ COULOMBE, SERGE DES LAURIERS ET PATRICK MARTEL; ÉCLAIRAGES: CLAUDE COURNOYER; MARIONNETTISTES: DOMINIC ANCTIL, JOSÉ BABIN, LOUIS-PHILIPPE PAULHUS ET MARC-ANDRÉ ROY. PRODUCTION DU THÉÂTRE DE L'AVANT-PAYS, PRÉSENTÉE À LA MAISON THÉÂTRE DU 28 NOVEMBRE AU 23 DÉCEMBRE 2001.



Les Gardiens du feu de Joël da Silva. Spectacle du Théâtre de l'Avant-Pays, présenté à la Maison Théâtre à l'automne 2002. Sur la photo: José Babin, Marc-André Roy, Dominic Anctil et Louis-Philippe Paulhus. Photo: Suzanne Rochette.



empire financiers, sur l'exploitation et le mépris, il est pris dans les serres de l'aigle tout-puissant qui est l'emblème familial. Mais un jour, une bonne odeur de pain chaud l'attire dans un terrain vague. Au lieu de marcher tout droit vers l'école, comme d'habitude, sans dévier de son chemin, il emprunte un sentier non balisé par ses parents, qui avaient pourtant tracé pour lui un chemin bien précis pour l'école... et pour la vie. Comme toujours chez Joël da Silva, la nourriture sert à la fois de tentateur et de révélateur : Hercule (un prénom dérisoire pour un petit monsieur si las...) sera tenté par le pain odorant que cuit la jeune Amulette. La fillette entretient un feu précieux, qui jamais ne doit s'éteindre, symbole multiple, on le comprend, à la fois de l'énergie vitale, de la spiritualité, de l'idéal, du rêve, de la passion qui sont à la source des belles et généreuses choses en ce monde, s'opposant à la cupidité et au matérialisme. Dans la flamme des allumettes, Amulette voit l'avenir (apparaissant en cela comme la proche parente d'une autre petite fille aux allumettes, qui voyait également l'avenir dans les petites flammes qu'elle allumait pour se réchauffer). Lorsqu'elle en grattera une pour lui, Hercule ne voudra pas de la vie qui l'attend et souhaitera demeurer auprès de ce feu rassurant et de cette amie. Hélas ! le terrain vague au cœur de la cité – îlot non rentable habité par une résistante à la fonction « vague », elle aussi, donc subversive –, le père d'Hercule le convoite, et il chassera la gamine et sa risible petite flamme.

Mais on n'éteint pas impunément des feux si purs. Amulette lancera un avertissement à l'arrogant bâtisseur d'empire : « Si tu détruis ce feu, un autre feu s'allume. Un feu mauvais, mauvais, mauvais ! » Le présage se réalisera : un feu, dévastateur celui-là, s'allumera dans le ventre de son fils. Hercule sera atteint d'un cancer du foie, l'organe sera consumé, réduit en cendres. Au désespoir, les parents voudront faire l'impossible, et ils le feront : ils enlèveront Amulette et lui voleront son foie pour sauver leur fils.

Les Gardiens du feu de Joël da Silva. Spectacle du Théâtre de l'Avant-Pays, présenté à la Maison Théâtre à l'automne 2002. Photo : Suzanne Rochette.

Heureusement, l'onomastie devrait ici nous rassurer : en effet, outre la paronymie entre le prénom d'Amulette et ses allumettes magiques, le nom du personnage évoque un porte-bonheur aux pouvoirs surnaturels. Amulette est une fée, à ne pas s'y tromper ; morte, elle ne le sera pas vraiment, et si le vol de son foie par les parents et médecins sans scrupules semble horrible, il l'est surtout pour ce qu'il représente : l'accaparement des richesses par les puissants, le vol de la vie de ceux qui n'ont pas de poids économique ou politique, au fond des terrains vagues. Gitane, sans-abri, citoyenne du tiers-monde... Amulette représente tout ce que les riches ne veulent pas voir, *persona non grata* dans la cité, une présence encombrante, gênante, car elle « milite » pour changer les choses et détourne le futur patron de son fauteuil capitonné. Sa seule richesse, c'est ce feu qu'elle entretient. Fable antimondialiste et environnementaliste, donc, où celui qui se croit invincible se tire dans le pied en agissant sans respect ; le père d'Hercule « tue » sa propre progéniture, comme nos sociétés industrialisées, étouffées par la surconsommation, sont en train de s'autodétruire.

Ainsi donc Hercule guérira, ignorant que son amie Amulette a été sacrifiée pour lui. Triste de ne pas la revoir, il grandira en menant la vie qu'on lui réservait. Un leitmotiv accompagnera l'existence morne d'Hercule, une question que se posait aussi sa mère à propos de son caniche Fifi, qui allait chez le fifiologue car on se demandait pourquoi il déprimait : « Il lui manque quelque chose, mais quoi... ? » Ce quelque chose s'est éteint en lui quand il était petit, et ça ne s'achète pas. Mais lorsqu'il sera à la tête de son empire, Hercule se révoltera : en grattant une allumette magique retrouvée, il verra ce qu'il est advenu de son amie d'autrefois et, furieux, il mettra le feu à la statue de l'aigle, blason plein de suffisance de sa famille. Amulette réapparaîtra, et ils partiront de par le monde pour raconter leur histoire et allumer des feux.

Après *Château sans roi* (1997) et *le Petit Bon à rien* (1999), le Théâtre de l'Avant-Pays fréquentait à nouveau avec bonheur l'univers de Joël da Silva. Inspirés par ce beau conte, les metteurs en scène Michel Fréchette et Michel P. Ranger ont dressé un castelet très sobre au premier abord, voire austère puisqu'il devait évoquer une grande cité déshumanisée, mais ce dispositif révélait bientôt mille possibilités : pivotant, s'illuminant, s'enflammant..., il permettait à la fable de se déployer. Des images très fortes jalonnaient le spectacle, toutes autour du motif de l'aigle oppresseur, auquel faisaient écho les médecins, grands oiseaux aux corps de drap blanc avec leurs têtes et leurs mains en forme de becs métalliques qui s'affairaient à leur vile tâche dans leur clinique aseptique, ainsi que les grues aux bras de métal envahissant le terrain vague, autres figures de l'oiseau rapace. Ces puissantes métaphores visuelles frappaient certes le jeune public ; ce sont ces images qui ont choqué certains adultes, même si, nous l'avons bien vu, la pièce laisse un évident message d'espoir.

Avec ce texte au symbolisme fécond, dont je n'ai pas exploré ici toutes les ramifications, Joël da Silva signe une œuvre sombre et sans aucun doute dérangeante, absolument engagée, bien défendue par les marionnettes du Théâtre de l'Avant-Pays. **J**